

Les sens de la fête : allez au bal

Inmaculada TAMARIT VALLÉS

Universidad Politécnica de Valencia

Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D. y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 187-195, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

La danse constitue la réunion de plusieurs expressions artistiques où tous les sens participent : le bal est musique, il est mouvement, et il est aussi célébration. Les couples qui dansent se rapprochent, se touchent, se parlent à mi-voix : et tout cela devant un public, parce que le bal est aussi spectacle. C'est le moment de se montrer dans les meilleurs habits, avec les bijoux les plus précieux ; rien n'est laissé au hasard. Il y a une image à développer devant tout le monde.

Nous parlerons du bal, terme qui englobe un sens plus vaste que le simple concept de danse ; la danse constitue le centre ou peut-être l'excuse d'un rituel beaucoup plus complexe.

En ce sens, les grands bals de la cour à Versailles avant la Révolution nous serviront à illustrer cette image frivole et mondaine du bal. Ces bals auraient leur suite au XIX^e siècle parmi la haute société, qui a repris les formes de la danse de cette époque.

Dans la littérature, le bal représente un lieu commun ; c'est un espace de rencontre et de démonstration de l'appartenance à un groupe social. Il constitue dans beaucoup de romans le moment central du récit, le nœud de l'histoire. Pour pouvoir comprendre mieux l'importance de ces actes de fête et pour analyser leur sens, j'ai choisi un roman de Mme de Duras, *Édouard*, écrit au début du XIX^e siècle.

La fête dans ce récit de Mme de Duras marquera les moments les plus importants dans l'histoire d'amour du jeune Édouard et Mme de Nevers. Car cet *Édouard* est l'histoire d'un amour impossible, qui naît déjà dans l'angoisse de cette impossibilité et qui essaie de la vaincre, n'y réussissant pas.

Bien que l'auteur ait écrit ce roman au début du XIX^e siècle (1824), elle a voulu situer son récit dans les dernières années du règne de Louis XV. L'image de frivolité de la cour à l'époque a marqué notre idée de base du XVIII^e siècle,

en même temps qu'il est le Siècle des Lumières. Plaisir et savoir sont donc ainsi réunis.¹

Pourquoi a-t-elle décidé de parler d'une époque qu'elle-même n'a pas vécue ? Il est vrai que Mme la duchesse de Duras appartenait au monde décrit dans le roman, quoiqu'à une époque postérieure, son mari étant l'homme de confiance de Louis XVIII pendant la Restauration.² Le salon de Mme de Duras, rue de Varenne, est l'un des plus brillants du moment, et parmi ses meilleurs amis on y rencontre Mme de Staël et surtout Chateaubriand, avec lequel Mme de Duras entretient un lien d'admiration et de profonde amitié.

Mais dans un état devenu bourgeois, l'artiste doit s'intégrer dans cette nouvelle société. Le code bourgeois est celui du classicisme, et l'on admire le siècle de Louis XIV, que l'on prend comme modèle.³ Cette évasion dans un temps passé de la part de Mme de Duras, pourrait-elle être due à cette volonté de s'intégrer dans la société ? Disons plutôt qu'elle appartient à une génération qui, même n'ayant pas vécu cette période d'apogée qui finirait par une Révolution, est profondément marquée par les événements qui ont détruit cet ancien monde. Elle est plus proche de cette époque de splendeur que des changements vertigineux qui commencent déjà à se produire dans ce début du siècle.

Dans le roman, cette nostalgie d'un temps passé est traduite par une tristesse insurmontable, qui se manifeste par l'assimilation de la part du lecteur depuis le début du roman du fait que le héros n'atteindra pas le bonheur. Car le récit commence dans un moment où l'histoire d'Édouard est déjà accomplie. Jeté dans le désespoir, il s'embarque pour rejoindre les armées françaises qui luttent dans la guerre d'Amérique. C'est sur le bateau que le narrateur de l'histoire fait la connaissance d'Édouard, et il transcrit pour nous le cahier des mémoires de son jeune ami.

Nous connaissons donc l'histoire à travers les mots de son protagoniste. Nous avons le point de vue de quelqu'un qui se trouve en dehors de ce monde de fête continue, il observe comme un spectateur ou un voyeur, sans avoir aucune possibilité de s'y joindre.

¹ Goldzink, J., *XVIII siècle*, Paris, Bordas, coll. Histoire de la littérature française, 1988, p. 13.

² Voir l'introduction de Raymond Trousson aux romans de Mme de Duras dans *Romans de femmes du XVIII siècle*, Paris, Ed. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1996.

³ Milner, Max et Pichois, Claude, *De Chateaubriand à Baudelaire*, Paris, Les Editions Arthaud, collection Littérature Française, 1985, p. 52.

Édouard arrive à Paris pour loger chez M. le maréchal d'Olonne, ami de son père, pour apprendre la profession d'avocat. Il aura l'occasion d'entrer en rapport avec la couche la plus élevée de la société, celle qui a le droit d'aller à la cour.

Je parle, bien sûr, d'une élite bien différenciée du reste, qui s'amusait à Paris : des fêtes continuelles, des pique-niques, les concerts, l'opéra, et les bals. Il fallait montrer sa soumission à la cause royale avec toute la magnificence et le luxe des grands bals, d'où étaient exclus tous ceux qui n'appartenaient pas à la cour. À l'hôtel d'Olonne, Édouard est en contact permanent avec ces nobles. Il peut assister à des dîners, des concerts, ou des fêtes dans la maison, mais le soir, le moment de sortir arrivé, il doit rester. Tout le monde le trouve intelligent et avec beaucoup d'esprit ; mais chacun à sa place. Édouard n'a pas le droit d'aller à la cour.

Et voilà le malheur de notre jeune Édouard : il tombe amoureux de Mme la duchesse de Nevers, fille de son amphitryon, lui qui ne fait partie que de la haute bourgeoisie de province. Cet abîme provoqué par la différence des milieux sociaux provoque chez Édouard un désespoir profond, qu'il éprouve d'une façon spécialement pénible à chaque fois qu'il la voit partir en soirée.

[...] mais elle sortait toujours presque tous les soirs, et, quand je la voyais partir à neuf heures, belle, parée, charmante, pour aller dans ces fêtes où je ne pouvais la suivre, j'éprouvais des tourments inexprimables ; je la voyais entourée, admirée ; je la voyais gaie, heureuse, paisible, et je devrais en silence mon humiliation et ma douleur.⁴

Car le fait de se voir séparé brusquement des gens avec qui il peut avoir des rapports en dehors de ces actes de la cour est pour lui humiliant ; à ce moment-là, il descend à sa condition véritable, inférieure à celle de la femme qu'il aime. Tout espoir d'être aimé par elle semble alors vain. Les fêtes de la cour deviennent donc pour lui le symbole de l'impossibilité de son amour, et représentent aussi ce côté frivole de la haute société qu'il déteste.

Tous les gens qui entourent Mme de Nevers sont représentés comme des oisifs qui passent toute leur vie à feindre. Il y a deux jeunes qui attirent l'attention d'Édouard. D'un côté, le prince d'Enrichemont, qui possède une énorme fortune, d'un comportement impeccable mais aussi d'une froideur extrême. Il sait

⁴ Duras, Mme de, *Édouard*, dans *Romans de femmes au XVIII^e siècle*, Paris, Ed. Robert Laffont, collection Bouquins, 1996, p. 1024.

faire semblant de tout, mais il n'éprouve rien. En revanche, le duc de L... représente le contraire. Il est le prototype du fêtard ou noceur, pour lui toute la vie est un jour de fête, il est toujours prêt à se livrer à tous les plaisirs ; il méprise l'argent et la vie.

Pour ce genre de gens, qui ne travaillent pas, un simple bal représente une occupation digne et suffisante pour une longue période de temps. On décrit les préparatifs d'un grand bal chez M. le prince de L..., pour lequel il faut préparer un quadrille. On appelait quadrille chacun des groupes de danseurs dans une contredanse. Dans ce type de danse, les couples de danseurs se faisaient vis-à-vis et ils exécutaient une série de figures. La contredanse se dansait généralement à huit personnes. Dans le récit, le quadrille se compose de huit couples, choisis entre les jeunes femmes les plus charmantes et les jeunes gens les plus élégants. Le terme quadrille a désigné après une danse très à la mode au XIX^e siècle, qui supposait une forme modifiée de contredanse. Il s'agissait de la combinaison de cinq figures qui devaient être dansées sans interruption : le pantalon, l'été, la poule (ou main-droite), la pastourelle et la finale.

Il était question depuis quelque temps d'un grand bal chez M. le prince de L..., et l'on vint tourmenter Mme de Nevers pour la mettre d'un quadrille russe, que la princesse voulait qu'on dansât chez elle, et où elle devait danser elle-même... Pendant quinze jours, ce quadrille devint l'unique occupation de l'hôtel d'Olonne ; Gardel venait le faire répéter tous les matins ; les ouvriers de tout genre employés pour le costume prenaient les ordres ; on assortissait des pierres ; on choisissait les modèles ; on consultait des voyageurs pour s'assurer de la vérité des descriptions, et ne pas s'écarter du type national, qu'avant tout on voulait conserver.⁵

On est surpris de constater le nombre de gens qui participent à l'élaboration d'un simple bal : il y a un chorégraphe, on s'occupe des vêtements, des bijoux que porteront les danseurs. Pour donner plus d'intérêt à la représentation, on décide d'ajouter l'exotisme d'un pays étranger : on fera un quadrille russe. Décidément, ils ne savent pas quoi faire pour s'amuser.

L'importance du bal ne réside donc pas dans la danse, mais il s'agit d'une représentation qu'il faut répéter pour être sûr que, le jour du bal arrivé, tout sera parfait. Il n'y a pas de dialogue dans ce théâtre, mais des gestes très étudiés et appris par cœur. Aucune spontanéité n'est permise ; moins encore la débau-

⁵ *Ibid.*, p. 1034.

che qui caractérise une fête. Il faut feindre le bonheur, il n'est pas nécessaire de le ressentir.

Cette acceptation du paraître comme essence de la fête exaspère Édouard, mais il sait qu'il ne peut pas la critiquer ouvertement. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi Natalie (Mme de Nevers) qui est une femme possédant une grande sensibilité et beaucoup de talent, se laisse entraîner par cette superficialité. Toute individualité disparaît dans le bal, il s'agit justement du contraire : un lieu de rencontre d'un groupe fermé, donc un acte d'affermissement social. En ce sens, c'est une imposition, inhérente aux gens de la cour, et qu'ils ne peuvent pas refuser.

À la vue de Mme de Nevers ravissante dans son costume pour aller au bal, lui aussi, il est entraîné par la fascination de la fête, du déguisement, du feint. Séduit par cette image féerique, Édouard oublie toutes les humiliations de son amour-propre. C'est un moment magique : la vue de cette femme éclatante, habillée en or et ornée de diamants, un regard, un mot : cela suffit pour qu'il tombe dans une rêverie d'amour accompagnée de larmes, de soupirs, et de sensations merveilleuses. Il a été ébloui, et une forte impression a laissé des traces sur son âme à tout jamais.

La simple imagination, l'idée qu'il se fait de ces fêtes où elle peut aller et non pas lui, déclenche chez Édouard plus que de la curiosité. Comme il le dit, c'est un *violent désir* qui le pousse à y aller pour avoir la possibilité de voir danser Mme de Nevers. Tous les sens d'Édouard sont prêts à capter les sensations les plus ravissantes.

Néanmoins, un obstacle se présente, il n'a pas le droit de se montrer au bal ; il se voit donc obligé d'y assister seulement comme spectateur :

On pouvait aller à ces grands bals comme spectateur ; cela s'appelait aller *en beyeux*. On était dans les tribunes, ou sur des gradins, séparés du reste de la société ; on y trouvait en général des personnes d'un rang inférieur, et qui ne pouvaient aller à la cour.⁶

Il est difficile pour nous d'imaginer un bal avec des gradins, ou des tribunes. Il semble que quelque fois, on organisait des bals dans des salles de spectacle aménagées de façon à pouvoir représenter toutes sortes de spectacle, comme des pièces de théâtre ; des fois il y aurait eu un plancher mobile, qui permettrait de

⁶ *Ibid.*, p. 1036.

supprimer les gradins à volonté.⁷ Mais lors des grands bals, il était intéressant de conserver ces gradins pour pouvoir donner accès aux gens qui payaient un billet pour regarder. Et on allait jusqu'à construire des tribunes expressément pour cela.

C'est le cas de la fête à laquelle Édouard assiste. Il se place sur des gradins construits dans l'embrasure des fenêtres, essayant de se couvrir à l'aide d'un rideau. Découvert malgré sa ruse, Édouard est invité à rejoindre la société, en franchissant ainsi la barrière qui sépare les spectateurs de la société, et il danse même avec la duchesse de Nevers ; détail romanesque ce dernier, mis en cause par certains critiques de l'époque. Il semble qu'il aurait été impossible de permettre un petit bourgeois de danser dans un bal honoré de la présence de la reine. Pourtant, l'auteur se permet cette licence en faveur du développement du récit ; la scène du bal est fondamentale pour l'histoire. Elle en devient le noeud ou plutôt le point de départ de l'avalanche de sensations que cette fête déclenche chez le héros.

Je ne pus résister à la tentation ; je pris sa main, sa main que je n'avais jamais touchée ! et nous nous mîmes à une contredanse. Je ne tardai pas à me repentir de ma faiblesse ; il me semblait que tout le monde nous regardait. Je croyais lire l'étonnement sur les physionomies, et je passais du délice de la contempler, et d'être si près d'elle, de la tenir presque dans mes bras, à la douleur de penser qu'elle faisait peut-être pour moi une chose inconvenante, et qu'elle en serait blâmée.⁸

Tous les sens du jeune Édouard sont ainsi excités au cours de cette fête merveilleuse qui fait que le rêve devienne réalité : sa vue, son ouïe, même son toucher y participent. La musique le transporte dans un monde irréel où tout semble possible. Kierkegaard souligne à cet égard que la musique est le moyen le meilleur pour essayer d'approcher la personne désirée.⁹ La danse devient un jeu

⁷ Pour plus de renseignements sur les fêtes au XVIII^e siècle en France, voir l'article de Dumas, Georges, *Les spectacles de Chalons sur Marne au XVIII^e siècle*, dans *Théâtre et spectacles hier et aujourd'hui*, Actes du 115^e congrès National des Sociétés Savantes, Paris, Éditions du CTHS, 1991.

⁸ Duras, Mme de, *Op. cit.*, p. 1038.

⁹ Kierkegaard, S., *Diario de un seductor* (trad. esp.), Barcelona, Ediciones 29, 1977, cité dans l'article de Delgado, A., *Opéra du XIX^e et séduction*, dans *El arte de la seducción en los siglos XIX y XX*, Valencia, ed. Universitat de València, 1998.

amoureux même sous les yeux de tout le monde. Elle est provocatrice du désir mais elle le cache en même temps. Voilà la magie du bal.

Pendant, un va-et-vient d'émotions simultanées se produit. Une oscillation de sentiments qui change capricieusement semble danser elle aussi au rythme de la musique : Édouard se débat entre le plaisir et la douleur, il se laisse entraîner d'un côté, puis de l'autre, au gré d'une mesure déchirante qui détruit ses illusions les plus intimes. Ce mouvement de va-et-vient était né lors de la rencontre avec Natalie. La scène du bal suppose un instant de catharsis, un moment de libération du triste devenir d'Édouard. Cet aller et retour de ses sentiments s'accroît tout au long du récit jusqu'à atteindre un rythme frénétique, qui aboutit à une fin malheureuse, dépourvue de tout espoir.

C'est aussi dans le bal que notre héros écoute parler avec passion d'un pays où tous les hommes sont libres, d'une terre où ce qui est important pour réussir, c'est le talent et le mérite. Il s'agit de l'Angleterre, sorte d'Eldorado aux yeux d'Édouard. Dans ce pays, il pourrait conquérir Mme de Nevers car Édouard possède un certain sentiment de fierté qui ne lui laisse aucun doute : il sait qu'il a du talent, plus que tous ces gens qui n'ont qu'un nom.

Mais l'ascension aux cieux entraîne la chute dans la réalité ; les réflexions qu'Édouard se fait après le bal lui conduisent à se promettre de ne plus se montrer lors d'un bal. Parce qu'Édouard a de l'orgueil, et il n'aime pas se sentir indexé comme inférieur, bien qu'il sache qu'il appartient à une couche sociale inférieure. Il connaît sa propre valeur, il ne se sent pas en-dessous des gens qui visitent la maison d'Olonne. Il trouve même qu'il y a des gens de la haute société qui n'ont aucune qualité en dehors de cette appartenance à une famille noble et leurs manières acquises seulement à cause de cette situation de famille. À son sens, ces gens manquent de tout mérite. C'est ainsi que l'on assiste à la révolte intérieure du jeune héros, et donc à son malheur.

Ce n'est pas Édouard le seul à penser que les fêtes ont perdu toute leur gaieté qui est censée constituer l'essence de ces manifestations publiques. Natalie le croit aussi ; elle est consciente de leur imposition, et à son avis, les gens qui y assistent ne sont jamais heureux. Pourtant, elle continue d'y aller comme un automate, et cette ambivalence du caractère de Natalie fait augmenter l'angoisse d'Édouard.

La fin de l'histoire d'amour arrive lorsque l'on fait circuler la rumeur qu'ils sont amants ; à Paris, tout le monde en parle. Cette même société qui empê-

chait un développement normal de l'histoire d'amour a été la cause de son anéantissement. Quant à Édouard, il ne lui reste que fuir, le plus loin possible, vers l'Amérique. Il ne pourra même pas avoir la satisfaction de se battre avec le duc de L..., celui qui l'a diffamé. Plein de cinisme, le duc regrette qu'un duel ne soit pas possible, car Édouard n'est pas gentilhomme. Le héros devient ainsi un personnage pitoyable.

L'impression qu'il avait ressentie pendant le bal était juste. La réalité s'est imposée à l'illusion d'un moment de fête et de fascination. Instant éphémère qui n'a été qu'une heure de fausseté, un déguisement de bonheur.

On peut dire que le bal, en tant qu'acte social possède le caractère rituel de la fête; quelques élus ont le droit d'accès à une cérémonie dans laquelle on obéit à des règles strictes: un aspect extérieur qui est indispensable, un organisateur qui appartient toujours aux rangs les plus élevés de la hiérarchie, dont le sommet est représenté par la royauté. Ces fêtes seraient en quelque sorte opposées à la fête privée, à laquelle l'accès est permis aux gens qui appartiennent à d'autres rangs de la société.

D'autre part, le caractère de représentation théâtrale et donc de spectacle a aussi une grande importance. Cette préparation minutieuse a un but très clair : celui de jouer devant un public, qui n'est pas aléatoire mais très ciblé, et très rassurant quant à leur façon de réagir. Il ne s'agit pas de le surprendre, mais il faut attirer son attention et surtout le plaire, toujours dans le système des règles préétablies.

Mais il semble qu'il manque ici l'essence de la fête : le sens de cérémonie volontaire, le caractère joyeux. Ce que l'on réalise par imposition rarement peut devenir une fête véritable.

Le concept de bal ou de fête en général comme une contrainte sociale ne semble pas très éloigné de la société de nos jours. Il suffit de penser à n'importe quelle soirée de notre époque où l'on va pour voir et être vu ; ce qui est important n'est pas la fête elle-même, mais l'événement qui permet de paraître au moment précis parmi les gens choisies. On sait déjà quelle musique on va écouter, comment on doit danser. Il faut être gai à n'importe quel prix, on n'a pas le choix : il faut danser et s'amuser. À l'intérieur du groupe on se sent à l'aise, masqué dans l'anonymat de la masse. Le fait de se montrer différent des autres implique un écart, une sorte de marginalisation, et donc la non-acceptation du groupe.

La danse comme expression corporelle, le mouvement du corps au rythme de la musique qui naît d'une façon spontanée seraient les traits essentiels d'une attitude joyeuse, d'un principe du bonheur qui entraîne une volonté de célébration. C'est à ce moment-là que l'on peut parler d'amusement, d'un vrai épanouissement des sens, avec le seul bout de se divertir sans conditions.

Il me semble donc important de récupérer ce sens primitif de la fête. Mettons-y tous nos sens et disposons-nous à danser juste pour le plaisir de le faire.